

nous visiter; tout notre bourg t'attend, et tu entreras en paix dans toutes nos cabanes. »

On pénètre alors dans la cabane du chef où beaucoup de monde s'était déjà rendu. Selon le cérémonial ordinaire, on se met à fumer le calumet, à pétuner, pendant que les acclamations populaires, formulées à demi-voix, arrivent aux oreilles des étrangers.

Cependant, le bruit de cette visite extraordinaire s'était répandu à quelque distance. Le grand capitaine de tous les Illinois envoya prier les deux Français de se rendre dans son village — la bourgade de Péouaréa — pour « tenir conseil » avec lui. « Nous allâmes en bonne compagnie, dit le Père Marquette, car tous ces peuples qui n'avaient jamais vu de Français chez eux, ne se lasaient point de nous regarder. Ils se couchaient sur l'herbe le long des chemins, ils nous devançaient, puis ils retournaient sur leurs pas, pour venir nous voir encore; tout cela se faisait sans bruit et avec les marques d'un grand respect. »

La bourgade de Péouaréa était considérable. Elle était située sur la rive droite d'une petite rivière qui se jette dans le Mississipi à la frontière sud-est de l'Etat de l'Iowa. Cette rivière était la Moïngouéna, dont, par corruption, on a fait Rivière-des-Moines. Au-dessous du mot « Péouaréa », Jolliet a écrit sur sa carte: « 300 cabanes, 180 canots de 50 pieds de long ». Les bourgades voisines étaient: Moïngouéna (ou Illinois), Atontanta, Pana, Maha et Paoutet.

Une autre bourgade appelée Péouaréa (Peoria) était située sur la rivière des Illinois.

Le capitaine général, accompagné de deux vieillards, reçut les visiteurs avec solennité, les invitant à entrer dans sa cabane et à pétuner avec son calumet qu'il avait préalablement tenu élevé vers le soleil.

« Voyant tout le monde assemblé en silence, dit le missionnaire, je leur parlai par quatre présents que je leur fis. Par le premier je leur disais que nous marchions en paix pour visiter les nations qui étaient sur la rivière jusqu'à la mer. Par le second je leur déclarai que Dieu qui les a créés avait pitié d'eux, puisque après tout ce temps qu'ils l'ont ignoré, il voulait se faire connaître à tous ces peuples; que j'étais envoyé de sa part pour ce dessein, que c'était à eux à le reconnaître et à lui obéir. Par le troisième, que le grand capitaine des Français leur faisait savoir que c'était lui qui mettait la paix partout et qui avait dompté l'Iroquois<sup>1</sup>. Enfin, par le quatrième, nous les priions de nous donner toutes les connaissances qu'ils avaient de la mer et des nations par lesquelles nous devions passer pour y arriver.

« Quand j'eus fini mon discours, le capitaine se leva, et tenant la main sur la tête d'un petit esclave qu'il nous voulait donner<sup>2</sup>, il parla ainsi: « Je te remercie, Robe-  
« Noire, et toi, Français — s'adressant à M. Jolliet —  
« de ce que vous prenez tant de peine pour nous venir vi-  
« siter; jamais la terre n'a été si belle ni le soleil si écla-  
« tant qu'aujourd'hui; jamais notre rivière n'a été si cal-  
« me, ni si nette de rochers, que vos canots ont enlevés  
« en passant; jamais notre pétun n'a eu si bon goût, ni  
« nos blés n'ont paru si beaux que nous les voyons mainte-  
« nant. Voici, mon fils, ce que je te donne pour te faire  
« connaître mon cœur; je te prie d'avoir pitié de moi et  
« de toute ma nation. C'est toi qui connais le Grand  
« Génie qui nous a tous faits. C'est toi qui lui parles et qui

---

1. Auprès des Sauvages de l'Amérique du Nord, c'était l'éloge suprême que l'on pût faire d'un homme que de dire qu'il avait su vaincre l'Iroquois. Le Père Allouéz avait tenu le même langage aux nations réunies à Sainte-Marie du Sault le 14 juin 1671.

2. Ce petit esclave avait alors neuf ans. (Lettre de Louis Jolliet du 10 octobre 1674.)

« écoutes sa parole. Demande-lui qu'il me donne la vie « et la santé, et viens demeurer avec nous pour nous le « faire connaître »<sup>1</sup> Cela dit, il mit le petit esclave proche de nous, et nous fit un second présent, qui était un calumet tout mystérieux, dont ils font plus d'état que d'un esclave. Il nous témoignait par ce présent l'estime qu'il faisait de monsieur notre Gouverneur, sur le récit que nous lui en avions fait; et par un troisième, il nous priait, de la part de toute sa nation, de ne pas passer outre, à cause des grands dangers où nous nous exposions. »

Le discours du grand chef de Péouaréa n'était certes pas dépourvu de beautés; on pouvait y reconnaître les traits caractéristiques de l'éloquence des indigènes de l'Amérique du Nord aux jours d'hospitalité: des images, de la poésie, du sentiment — surtout de la générosité et de la déférence — tout cela manié avec adresse et d'une façon insinuante.

Le « conseil » fut suivi d'un repas somptueux, où figuraient quatre mets « qu'il fallut prendre avec toutes leurs façons ».

Le premier était un plat de sagamité (blé d'Inde, eau et graisse) servi dans un crâne de bison. Le second consistait en trois poissons servis dans des assiettes de bois. Pour le troisième, on apporta un grand chien, que l'on venait de tuer et de faire cuire, mais que l'on retira aussitôt en constatant la répugnance des convives. Le quatrième mets était un morceau de bœuf sauvage bien gras.

Le maître des cérémonies, armé d'une sorte de cuiller (ossement tiré de la tête d'un bison), faisait manger les hôtes « comme on ferait manger un petit enfant », par petites bouchées ou peu à la fois.

---

1. Ce discours ne se trouve pas dans l'édition Thévenot du récit du P. Marquette.

Aussitôt le festin terminé, les étrangers commencèrent la visite du village, qui était d'au moins trois cents cabanes. Sur leur chemin ils rencontrèrent des hommes qui occupaient dans la tribu une situation exceptionnelle. Marquette en parle en ces termes : « Je ne sais par quelle superstition quelques Illinois, aussi bien que quelques Nadouessis, étant encore jeunes, prennent l'habit des femmes qu'ils gardent toute leur vie. Il y a du mystère ; car ils ne se marient jamais (tandis que la plupart des Illinois sont polygames), et font gloire de s'abaisser à faire tout ce que font les femmes. Ils vont pourtant en guerre, mais ils ne peuvent se servir que de la massue, et non pas de l'arc ni de la flèche qui sont les armes propres des hommes. Ils assistent à toutes les jongleries et aux danses solennelles qui se font à l'honneur du calumet. Ils y chantent, mais ils n'y peuvent pas danser. Ils sont appelés aux conseils, où l'on ne peut rien décider sans leur avis. Enfin par la profession qu'ils font d'une vie extraordinaire, ils passent pour des manitous, c'est-à-dire pour des génies ou des personnes de conséquence. »

Les voyageurs remarquèrent aussi des femmes encore jeunes, et d'autres plus âgées, à qui l'on avait coupé le nez ou les oreilles. On leur dit que ces femmes n'avaient pas été sages et que c'étaient leurs maris qui les avaient ainsi mutilées.

« Pendant que nous marchions par les rues — continue le missionnaire — un orateur haranguait continuellement pour obliger tout le monde à nous voir sans nous être importun ; on nous présentait partout des ceintures, des jarretières et autres ouvrages faits en poil d'ours et de bœuf, et teints en rouge, en jaune et en gris. Ce sont toutes les raretés qu'ils ont . . . Nous couchâmes dans la cabane du capitaine, et le lendemain nous primes congé de lui . . . Il nous conduisit jusqu'à nos canots avec près

de six cents personnes, qui nous virent embarquer, nous donnant toutes les marques qu'ils pouvaient de la joie que notre visite leur avait causée. »

La rencontre de Jolliet et de Marquette avec les naturels du pays avait eu lieu — on l'a bien compris — sur la rive ouest du Mississippi, un peu dans l'intérieur des terres, à environ deux petites lieues de l'embouchure de la Rivière-des-Moines.

Ce fut vers la fin du mois de juin que nos voyageurs dirent adieu aux Illinois de Péouaréa. Cette première halte au milieu d'un peuple inconnu leur avait donné une ardeur nouvelle. Le beau pays qu'ils venaient de découvrir leur semblait habité par des hommes d'élite, quoique non encore civilisés et sujets à bien des misères morales. Les espérances du missionnaire et les rêves de l'explorateur pouvaient se donner carrière. Il était trois heures de l'après-midi lorsqu'ils s'embarquèrent « à la vue de tous ces peuples », qui ne se lassaient pas d'admirer leurs petits canots, « n'en ayant jamais vu de semblables ».

Les embarcations reprennent leur course aventureuse. Bientôt grossi par la rivière des Illinois, qui vient des régions du nord-est lui apporter le tribut de ses eaux, le Mississippi reste néanmoins toujours calme et s'écoule avec lenteur. Sur sa rive gauche, non loin de la moderne cité d'Alton, des rochers gigantesques se dressent à pic au-dessus des flots. Nous cédonc encore la parole au Père Marquette :

« Comme nous cotoyions des rochers affreux pour leur hauteur et pour leur longueur, nous vîmes sur un de ces rochers deux monstres en peinture, qui nous firent peur d'abord, et sur lesquels les sauvages les plus hardis n'osent pas arrêter longtemps les yeux. Ils sont gros comme un veau; ils ont des cornes en tête comme des chevreuils, un regard affreux, des yeux rouges, une barbe

comme d'un tigre; la face a quelque chose de l'homme, le corps couvert d'écaillés, et la queue si longue qu'elle fait tout le tour du corps, passant par-dessus la tête et retombant entre les jambes. Elle se termine en queue de poisson. Le vert, le rouge, le noirâtre sont les trois couleurs qui le composent. Au reste, ces deux monstres sont si bien peints que nous ne pouvons pas croire qu'aucun sauvage en soit l'auteur, puisque les bons peintres en France auraient à peine à si bien faire, vu que d'ailleurs il sont si haut sur le rocher qu'il est difficile d'y atteindre commodément pour les peindre. Voilà à peu près la figure de ces monstres comme nous l'avons contretirée. »

Les figures ainsi « contretirées » ne sont pas parvenues jusqu'à nous <sup>1</sup>. Il restait, sur les rochers mêmes, quelques traces des hideux et fantastiques originaux il y a peu d'années. Ces peintures, que l'on ne pouvait contempler qu'à une grande distance, avaient-elles réellement la valeur artistique qu'on leur prêtait? Comme bien des choses de ce monde — pour ne parler que des choses — elles gagnaient sans doute à ne pas être vues de trop près.

Mais c'était pour nos voyageurs la journée aux fortes émotions. Le narrateur continue:

« Comme nous nous entretenions sur ces montres, voguant paisiblement dans une belle eau claire et dormante, nous entendîmes le bruit d'un rapide dans lequel nous allions tomber. Je n'ai rien vu de plus affreux; un embarras de gros arbres entiers, de branches, d'îlets flottants, sortait de l'embouchure de la rivière Pekitanouï (le Missouri) avec tant d'impétuosité qu'on ne pouvait s'exposer à passer au travers sans grand danger. L'agitation était telle que l'eau en était toute boueuse et ne pouvait s'épurer. »

---

1. On en a fait des copies dont la fidélité est contestable.

Le Missouri entre en conquérant dans le Mississipi, comme jadis les Normands dans le pays des Angles. Les eaux blanches du Missouri et les eaux transparentes du haut Mississipi coulent longtemps ensemble sans se confondre; mais tous ces flots pressés changent le régime de la rivière, dont le cours devient plus accéléré.

Les canots passent en face du rivage où s'élève aujourd'hui la ville de Saint-Louis. Après avoir navigué encore une vingtaine de lieues « droit au sud » et un peu moins de vingt lieues au sud-est; après avoir passé le rocher appelé aujourd'hui la Tour-Ronde (*Round Tower*) au pied duquel les eaux sont constamment agitées, et que les Sauvages disaient habité par un méchant manitou — les voyageurs arrivent à l'embouchure de la rivière Ouabouskigou, connue plus tard sous les noms de Ohio ou Belle-Rivière, à 36 degrés d'élévation.

Cavalier de la Salle avait découvert la partie supérieure de cette rivière trois ans auparavant. Il s'était arrêté, comme nous l'avons dit plus haut, au grand saut qui sépare les Etats de l'Indiana et du Kentucky au-dessus de Louisville.

A l'époque du voyage de Jolliet, les habitants de la partie orientale de la Ouabouskigou parlaient avec terreur des Iroquois, ce peuple rusé et féroce qui répandait l'effroi non seulement autour de lui, mais dans tout ce vaste pays qui s'étend depuis les plaines ensoleillées de la Pennsylvanie, où vivaient les Chaouenons (Shawnees), jusqu'aux régions quasi boréales du lac Saint-Jean, jadis habitées par les Papinachois<sup>1</sup>.

---

1. La « carte aux armes de Frontenac, » dont il a été question plus haut, ne donne pas la partie sud du pays découvert par Jolliet. Elle s'arrête à la rivière Ouabouskigou, ou Ouabache, ou Ohio. Le cours de cette rivière ainsi qu'une note relative à La Salle y ont-ils été tracés après coup? En tous cas, ces indications s'expliquent assez facilement. Les explorateurs sont en présence de l'embouchure de la Ouabouskigou et ils apprennent que le pays des Chaouenons (découvert par La Salle trois ou quatre ans aupara-

Un peu au-dessous de la rivière Ohio, les voyageurs découvrirent sur la falaise, « une mine de fer qu'ils jugèrent très abondante ». Le missionnaire narrateur écrit : « Il y en a plusieurs veines, et un lit d'un pied de hauteur; on en voit de gros morceaux liés avec des cailloux. Il s'y trouve d'une terre grasse de trois sortes de couleur, de pourpre, de violet et de rouge. L'eau dans laquelle on la lave prend la couleur du sang. Il y a aussi d'un sable rouge fort pesant. J'en mis sur un aviron qui en prit la couleur si fortement que l'eau ne la put effacer pendant quinze jours, que je m'en servais pour nager <sup>1</sup>.

« C'est ici que nous commençons à voir des cannes ou gros roseaux qui sont sur le bord de la rivière. Elles ont un vert agréable; tous les nœuds sont couronnés de feuilles longues, étroites et pointues. Elles sont fort hautes, et en si grande quantité que les bœufs sauvages ont peine à les forcer. »

---

vant) est situé vers la partie supérieure de cette rivière. Jolliet indique alors, sur sa carte, un très long cours d'eau allant dans une direction est-nord-est, et il écrit au-dessous : « Route du Sieur de La Salle pour aller au Mexique ». La Salle avait-il lui-même suivi cette route pour se rendre au Mexique? — Non, puisqu'il n'y était jamais allé. — Jusqu'où La Salle avait-il descendu la rivière Ouabouskigou, ou Ohio? — Jusqu'au saut de Louisville, ses hommes, trop nombreux et mal choisis, ayant refusé de le suivre plus loin. (Voir à l'appendice C une réfutation des opinions de M. Pierre Margry touchant la découverte du Mississippi.)

Nicolas de La Salle, arrivant à l'embouchure de la Ouabache, ou Ouabouskigou, ou Ohio, avec Cavalier de La Salle, en 1682, écrit ce qui suit : « Cette rivière qui vient du pays des Iroquois avait fait croire qu'en la suivant, on pourrait trouver un passage pour la Chine ». (Margry, *Mémoires et Documents*, vol. I, page 551.) Si le découvreur de l'Ohio avait (en 1669 ou 1670) navigué sur cette rivière dans toute sa longueur, il aurait vu qu'elle se jette dans le Mississippi, et non dans l'Océan Pacifique.

Le nom de Ouabache, qui était donné autrefois à la rivière Ohio, est aujourd'hui donné exclusivement à son affluent venant du nord (la Wabash), qui sépare l'Illinois de l'Indiana sur un assez long parcours.

1. Jolliet indique, sur sa carte, la présence de pierres de couleur et de mines de fer un peu au-dessous de l'embouchure de l'Ohio, sur la rive gauche du Mississippi; il signale une mine de fer sur la rive gauche de la Wisconsin, des pierres sanguines sur les deux rives de l'Illinois, du charbon de terre près de la source nord-est de cette dernière rivière; il signale aussi du cuivre, de l'ardoise et du salpêtre sur les bords du lac Michigan, un peu au-dessus de Chicago.

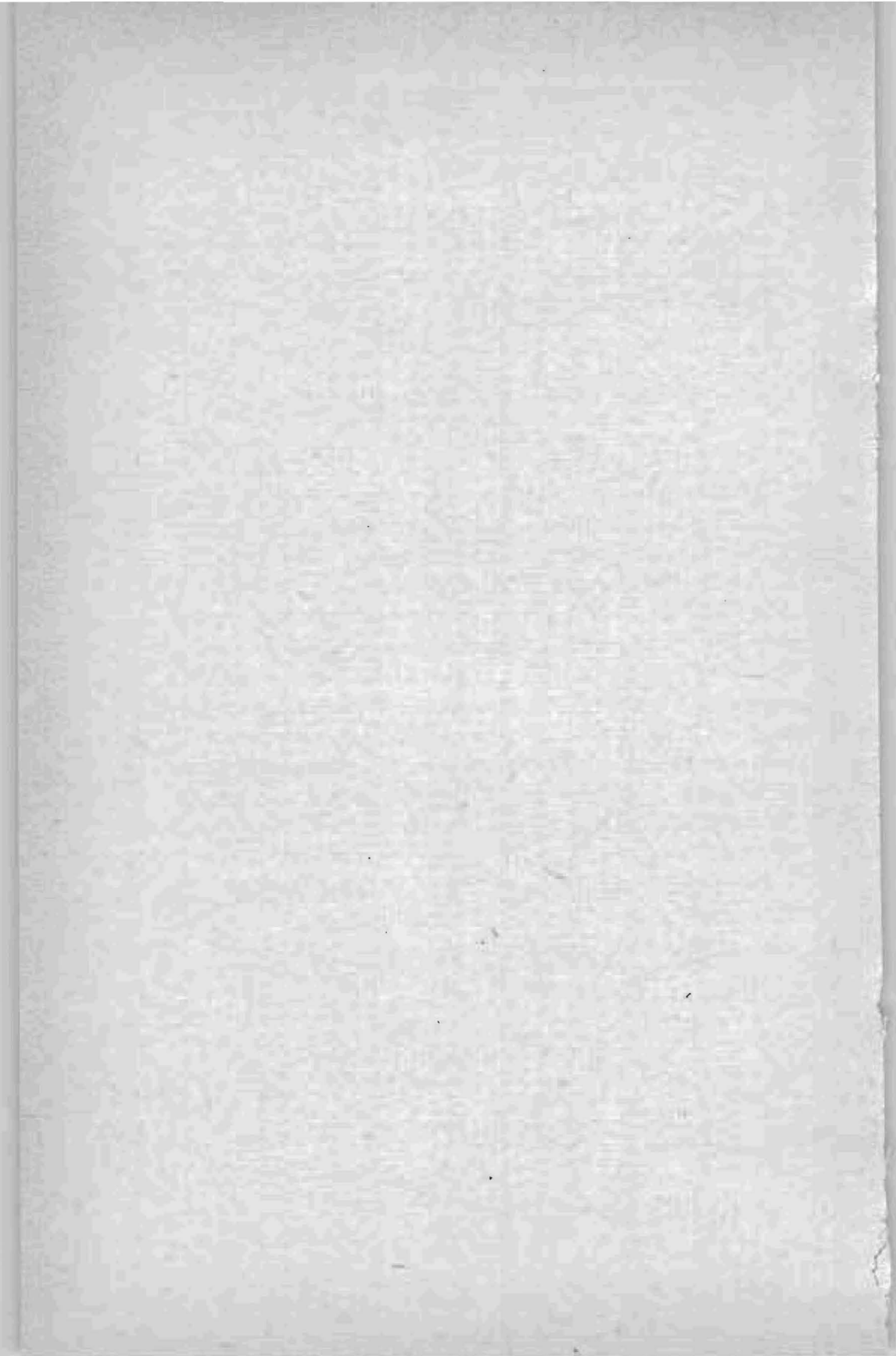


Les moustiques, ou « mousquites », comme on disait au temps de Jacques Cartier, commencent à incommoder les voyageurs, qui tendent des voiles au-dessus de leurs canots pour se garantir contre leurs piqûres et se mettre à l'abri des rayons du soleil.

« Le fleuve se taisait : le soleil plus ardent  
« De ses gerbes de feu inondait la savane.  
« Dans la plaine passait des brises parfumées.  
« Et les foins balancés au souffle matinal  
« Gazouillaient doucement comme un chant des almées ».

M. Routhier, qui écrivait ces jolis vers en 1873, avait dit que le « Père des Eaux » glissait avec nonchalance, comme un « monarque indolent », au milieu de ce pays enchanteur. Depuis que le Missouri et l'Ohio avaient fait irruption dans son domaine, le vieux Meschacébé s'était réveillé de sa torpeur ; sa marche était devenue plus rapide, sinon impétueuse. Nos voyageurs ne devaient éprouver qu'au retour les inconvénients de ce changement d'allure ; se laissant aller au fil de l'eau, ils descendaient le cours de la rivière sans secousse ni fatigue, admirant la prodigieuse végétation du rivage où la brise au souffle brûlant faisait onduler les cannes, les cyprès et les cotonniers.

On entrait dans les terres basses et l'on pouvait croire au voisinage prochain de la mer. Celle-ci, cependant, était encore bien éloignée.





La statue de Louis Jolliet — œuvre d'Aurèle Suzor Côté — qui orne la façade de l'Hôtel du Gouvernement, à Québec.



BUSTE DE LOUIS JOLLIET

œuvre de William La Favor d'après un portrait de Joseph-Charles Taché  
et placé dans l'entrée principale du *Jolliet High School*, Illinois, Mich.



TÊTE DE LOUIS JOLLIET

Un des bronzes qui, dans le vestibule du *Marquette Building*, à Chicago,  
Ill., rappellent la mémoire des premiers explorateurs français.

## CHAPITRE CINQUIÈME

La danse du Calumet — Chant — Halte d'Aganatchi (Memphis) — Perroquets — Halte de Mitchigaméa (Helena) — Attitude menaçante des indigènes — Halte d'Akanséa (rivière Arkansas) — Festins — Trame — Ferdinand de Soto — Retour des explorateurs — Halte de Péouaréa (rivière des Illinois) — Le Mont Jolliet — La rivière Chicago — Canalisation prédite.

**A**VANT de nous éloigner davantage du pays des Illinois, citons ce que le narrateur-missionnaire raconte du « Calumet » et de l'étrange vénération dont cet objet était entouré chez les Sauvages de cette région et des régions avoisinantes :

« Il n'est rien parmi eux, dit-il, de plus mystérieux ni de plus recommandable. On ne rend pas tant d'honneurs au sceptre des rois qu'ils lui en rendent. Il semble être le dieu de la paix et de la guerre, l'arbitre de la vie et de la mort. C'est assez de le porter sur soi et de le faire voir pour marcher en assurance au milieu des ennemis, qui, dans le fort du combat, mettent bas les armes quand ils le montrent. C'est pour cela que les Illinois m'en donnèrent un pour me servir de sauvegarde auprès des nations par lesquelles je devais passer dans mon voyage. Il y a un Calumet pour la paix et un pour la guerre. Ils s'en servent encore pour terminer leurs différends et pour affermir leurs alliances, ou pour parler aux étrangers.

« Il est composé d'une pierre rouge polie comme du marbre et percée d'une telle façon qu'un bout sert à rece-

voir le tabac et l'autre s'enclave dans le manche, qui est un bâton de deux pieds de long, gros comme une canne ordinaire et percé par le milieu. Il est embelli de la tête et du col de divers oiseaux dont le plumage est très beau; ils y ajoutent aussi de grandes plumes rouges, vertes et d'autres couleurs, dont il est tout empanaché. Ils en font état particulièrement parce qu'ils le regardent comme le Calumet du Soleil; et de fait ils le lui présentent pour fumer, quand ils veulent obtenir du calme, ou de la pluie, ou du beau temps. Ils font scrupule de se baigner au commencement de l'été, ou de manger des fruits nouveaux qu'après l'avoir dansé. En voici la façon :

« La danse du Calumet, qui est fort célèbre parmi ces peuples, ne se fait que pour des sujets considérables; c'est quelquefois pour affermir la Paix ou se réunir pour quelque grande guerre; c'est d'autres fois pour une réjouissance publique: tantôt on en fait honneur à une nation qu'on invite d'y assister; tantôt ils s'en servent à la réception de quelque personne considérable, comme s'ils voulaient lui donner le divertissement du bal ou de la comédie. L'hyver, la cérémonie se fait dans une cabane; l'été, c'est en rase campagne. La place étant choisie, on l'environne d'arbres pour mettre tout le monde à l'ombre de leurs feuillages, pour se défendre des chaleurs du soleil. On étend une grande natte de jonc, peinte de diverses couleurs, au milieu de la place; elle sert comme de tapis pour mettre dessus avec honneur le dieu de celui qui fait la danse. Car chacun a le sien qu'ils appellent leur Manitou. C'est un serpent, ou un oiseau, ou une pierre, ou chose semblable qu'ils ont rêvé en dormant et en qui ils mettent toute leur confiance pour le succès de leur guerre, de leur chasse et de leur pêche. Près de ce Manitou, et à sa droite, on met le Calumet en l'honneur de qui se fait la fête. On fait comme un trophée et on

étend les armes dont se servent les guerriers de ces nations, savoir la massuë, la hache d'armes, l'arc, le carquois et les flèches.

« Les choses étant ainsi disposées, et l'heure de la danse approchant, ceux qui sont nommés pour chanter prennent la place la plus honorable sous les feuillages. Ce sont les hommes et les femmes qui ont les plus belles voix et qui s'accordent parfaitement bien ensemble. Tout le monde vient ensuite se placer en rond sous les branches; mais chacun, en arrivant, doit saluer le Manitou, ce qu'il fait en pétunant, et jetant de sa bouche la fumée sur lui, comme s'il lui présentait de l'encens. Après cela, celui qui doit commencer la danse paraît au milieu de l'assemblée et va d'abord avec respect prendre le Calumet et le soutenant des deux mains, il le fait danser en cadence, s'accordant bien avec l'air des chansons. Il lui fait faire des figures bien différentes; tantôt il le fait voir à l'assemblée, le tournant de côté et d'autre, et tantôt il le présente au soleil, comme s'il le voulait faire fumer; tantôt il l'incline vers la terre et tantôt il lui étend les ailes comme pour voler; d'autre fois il l'approche de la bouche des assistans afin qu'ils fument; le tout en cadence, et c'est comme la première scène du ballet <sup>1</sup>.

---

1. Tout cela se faisait au chant de voix d'hommes et de femmes et au bruit des tambours et des chichigouanes. Les chichigouanes étaient des cornes de bœuf remplies de petits cailloux; leur bruissement à intervalles rapprochés et réguliers, marquait les subdivisions des périodes rythmiques. Chez les Iroquois on se servait, en guise de chichigouanes, de petites citrouilles creusées, séchées, puis remplies de cailloux et fixées au bout d'un bâton. Les Sauvages de l'Amérique du Nord avaient donc des instruments rythmiques: Ils n'avaient pas d'instruments mélodiques ou harmoniques. Nicolas de La Salle, racontant le voyage de Cavalier de La Salle aux sources du Mississipi, en 1682, et la visite qu'ils firent d'une bourgade d'Arkanséas, s'exprime ainsi: « Les chefs et les guerriers ont des gourdes pleines de cailloux et deux tambours... Les premiers commencèrent une chanson qu'ils accompagnèrent du carillon de leurs gourdes. Ceux-là ayant fini, d'autres recommencèrent la même chose, puis ceux qui ont fait de belles actions vont frapper avec un casse-tête un poteau planté au milieu de la place. Et ayant conté leurs prouesses, ils donnèrent des présents à M. de La Salle pour qui ils faisaient fête. Si quelqu'un en frappant disait des menteries, celui qui le saurait irait avec une peau essuyer le poteau, et dirait qu'il essuie la menterie. »

« La seconde consiste en un combat qui se fait au son d'une espèce de tambour, qui succède aux chansons, ou même qui, s'y joignant, s'accordent fort bien ensemble. Le danseur fait signe à quelque guerrier de venir prendre les armes, qui sont sur la natte, et l'invite à se battre au son des tambours; celui-ci s'approche, prend l'arc et la flèche avec la hache d'armes, et commence le duel contre l'autre, qui n'a point d'autre défense que le Calumet. Ce spectacle est fort agréable, surtout se faisant toujours en cadence; car l'un attaque, l'autre se défend; l'un porte des coups, l'autre les pare; l'un fuit, l'autre le poursuit; et puis celui qui fuyait tourne visage et fait fuir son ennemi: ce qui se fait si bien par mesure et à pas comptés, et au son réglé des voix et des tambours, que cela pourrait passer pour une assez belle entrée de ballet en France.

« La troisième scène consiste en un grand discours que fait celui qui tient le Calumet. Car le combat étant fini sans qu'il y ait de sang répandu, il raconte les batailles où il s'est trouvé, les victoires qu'il a remportées; il nomme les nations, les lieux et les captifs qu'il a faits; et pour récompenser celui qui préside à la danse, il lui fait présent d'une belle robe de castor, ou de quelqu'autre chose: et l'ayant reçu il va présenter le Calumet à un autre: celui-ci à un troisième, et ainsi de tous les autres, jusqu'à ce que tous ayant fait leur devoir, le président de l'assemblée fait présent du même Calumet à la nation qui a été invitée à cette cérémonie, pour marque de la paix éternelle qui sera entre les deux peuples. »

Ce qui précède est emprunté au Père Lafitau (*Mœurs des Sauvages Américains*, vol. II), qui, lui-même, l'emprunta au « récit » du P. Marquette. La Potherie fait la même citation (sans guillemets), et y ajoute la musique que voici, laquelle ne rend pas une foule d'inflexions et



de manières de dire « qui en font le charme » mais qui échappent à toute notation.



Ni-na ha-ni, ni-na ha-ni, ni-na ha-ni, na-ni on-go. Ni-  
na ha-ni, ni-na ha-ni, ni-na ha-ni, ho ho, Ni-na ha-ni,  
ni-na ha-ni, ni-na ha-ni. Ka-oua ban no gue at chit cha co-  
gue a-gue a oûa ban no gue. Min li ga mi ta de pi ni pi  
ni lie at chit cha le ma-chi mi-man-ba mi e-tan-de mi e-  
tan-de pint pi-ni he. At chit cha sca-go-be he he he.

Reprenons maintenant notre récit.

#### HALTE D'AGANATCHI

Les voyageurs avaient dépassé le confluent du Mississipi et de l'Ohio. Comme ils se laissaient aller « au gré de l'eau », ils aperçurent tout à coup des Sauvages armés de fusils qui les attendaient sur une des rives du fleuve. Le Père Marquette, qui avait gardé précieusement le calumet empanaché que lui avait donné le grand chef des Illinois de Péouaréa, s'empressa de faire voir aux indigènes ce talisman mystérieux. Il le tint élevé et bien en

vue pendant que ses compagnons armaient leurs fusils et se préparaient à riposter à la première décharge. Le Père dit aux Sauvages quelques mots en langue huronne, auxquels ils répondirent par une invitation à descendre sur le rivage; mais il y avait tant de frayeur dans leurs voix que les Français prirent cela pour des menaces. On se redoutait de part et d'autre, et si un coup de fusil eût été tiré en ce moment, nul doute que c'en eût été fait de la vie de nos explorateurs, trop peu nombreux pour lutter longtemps avec avantage.

On finit cependant par s'entendre. Les Français descendirent à terre et entrèrent dans les cabanes des indigènes, qui leur offrirent des tranches de bœuf sauvage, de l'huile d'ours et des prunes blanches « très excellentes ». Les hommes étaient tatoués et portaient les cheveux longs, à l'iroquoise; les femmes étaient coiffées et vêtues à la façon des Huronnes. Ces indigènes avaient des relations au moins indirectes avec les Européens de la Floride; ils avaient des fusils, des haches, des couteaux, de la rassade, et aussi des bouteilles de verre double dont ils se servaient pour y mettre leur poudre.

D'après la carte de Jolliet, ces Sauvages habitaient une bourgade appelée Aganatchi, située à peu près où se trouve aujourd'hui la ville de Memphis, sur la rive gauche (est) du Mississipi, Etat de Tennessee.

Les voyageurs reprirent bientôt leur course vers le sud. Les rives du fleuve étaient couvertes de cotonniers, d'ormes et de tilleuls « admirables pour leur hauteur et leur grosseur ». Les prairies étaient à peu de distance, dans l'intérieur; on entendait « meugler » les bœufs sauvages; des volées de perroquets traversaient l'espace, et le bruit des avirons faisait lever les cailles dans les prairies et le long des grèves.

---

## HALTE DE MITCHIGAMÉA

Au 33<sup>e</sup> degré d'élévation, les étrangers aperçurent sur la rive ouest du fleuve une bourgade appelée Mitchigaméa<sup>1</sup>, dont les habitants se mirent aussitôt à crier et à proférer des menaces. Ce fut un des moments les plus critiques du voyage. « Nous eûmes recours, dit le P. Marquette à notre patronne et à notre conductrice, la sainte Vierge Immaculée, et nous avons bien besoin de son assistance, car nous entendîmes de loin les Sauvages qui s'animaient au combat par leurs cris continuels. Ils étaient armés d'arcs, de flèches, de massues et de boucliers (mais non de fusils). Ils se mirent en état de nous attaquer par terre et par eau; une partie s'embarque dans de grands canots de bois, les uns pour monter la rivière, les autres pour la descendre, afin de nous couper le chemin et nous envelopper de tous côtés; ceux qui étaient à terre allaient et venaient, comme pour commencer l'attaque. De fait, de jeunes hommes se jetèrent à l'eau, pour venir saisir mon canot; mais le courant les ayant contraints de reprendre terre, un d'eux nous jeta sa massue, qui passa par-dessus nous sans nous frapper. J'avais beau montrer le calumet, et leur faire signe par gestes que nous ne venions pas en guerre, l'alarme continuait toujours, et l'on se préparait déjà à nous percer de flèches de toutes parts quand Dieu toucha soudain le cœur des vieillards qui étaient sur le bord de l'eau, sans doute par la vue de notre calumet qu'ils n'avaient pas bien reconnu de loin; mais comme je ne cessais de le faire paraître, ils en furent touchés, arrêtant l'ardeur de leur jeunesse, et même deux de ces anciens ayant jeté dans notre canot, comme à nos pieds, leur arcs et leurs car-

---

1. Jolliet écrit Anetihiaméa, et indique cette bourgade comme étant située sur la rive droite du Mississipi à peu près où se trouve aujourd'hui la petite ville de Helena, dans l'Etat de l'Arkansas.

quois pour nous mettre en assurance, ils y entrèrent et nous firent approcher de terre, où nous débarquâmes non pas sans crainte de notre part. Il fallut au commencement parler par gestes, parce que personne n'entendait rien des six langues que je savais; il se trouva enfin un vieillard qui parlait un peu l'illinois.

« Nous leur fîmes paraître par nos présents que nous allions à la mer; ils entendirent bien ce que nous voulions dire, mais je ne sais s'ils conçurent ce que je leur dis de Dieu et des choses du salut; c'est une semence jetée en terre qui fructifiera en son temps. Nous n'eûmes point d'autre réponse, sinon que nous apprendrions tout ce que nous désirions d'un autre grand village nommé Akanséa, qui n'était qu'à huit ou dix lieues plus bas, Ils nous présentèrent de la sagamité et du poisson, et nous passâmes la nuit chez eux avec assez d'inquiétude. »

---

#### HALTE D'AKANSÉA

« Nous nous embarquâmes le lendemain de grand matin avec notre interprète<sup>1</sup>; un canot où étaient dix sauvages allait un peu devant nous; étant arrivés à une demi-lieue des Akanséas, nous vîmes paraître deux canots qui venaient au devant de nous. Celui qui y commandait était debout, tenant en main le calumet, avec lequel il faisait plusieurs gestes, selon la coutume du pays. Il vint nous joindre en chantant assez agréablement, et nous donna à fumer; après quoi il nous présenta de la sagamité et du pain fait de blé d'Inde, dont nous mangeâmes un peu. Ensuite il prit le devant, nous ayant

---

1. Jolliet, Marquette, les cinq canotiers, le jeune esclave donné par le grand chef des Péouaréas et enfin l'interprète de Mitchigaméa prirent ainsi place dans les deux canots, que les sauvages trouvaient petits, mais qui ne l'étaient que par comparaison.

fait signe de venir doucement après lui ; on nous avait préparé une place sous l'échafaud du chef des guerriers. Elle était propre et tapissée de belles nattes de jonc, sur lesquelles on nous fit asseoir, ayant autour de nous les anciens, qui étaient plus proches après les guerriers, et enfin tout le peuple en foule. Nous trouvâmes là par bonheur un jeune homme qui entendait l'illinois beaucoup mieux que l'interprète que nous avons amené de Mitchigaméa. Ce fut par son moyen que je parlai d'abord à toute cette assemblée par les présents ordinaires ; ils admiraient ce que je leur disais de Dieu et des mystères de notre sainte Foi ; ils faisaient paraître un grand désir de me retenir avec eux pour les pouvoir instruire.

« Nous leur demandâmes ce qu'ils savaient de la mer ; ils répondirent que nous n'en étions qu'à dix journées, que nous aurions pu faire ce chemin en cinq jours ; qu'ils ne connaissaient pas les nations qui l'habitaient, à cause que leurs ennemis les empêchaient d'avoir commerce avec ces Européens ; que les haches, couteaux et rassades que nous voyions, leur étaient vendus en partie par des nations de l'est et en partie par une bourgade d'Illinois, placée à l'ouest, à quatre journées de là ; que ces sauvages que nous avons rencontrés, qui avaient des fusils, étaient leurs ennemis, lesquels leur fermaient le passage de la mer et les empêchaient d'avoir connaissance des Européens, et d'avoir avec eux aucun commerce ; qu'au reste nous nous exposions beaucoup de passer plus outre, à cause des courses continuelles que leurs ennemis font sur la rivière, qui, ayant des fusils et étant bien aguerris, nous ne pouvions pas sans danger évident avancer sur cette rivière qu'ils occupent continuellement.

« Pendant cet entretien, on nous apportait continuellement à manger dans de grands plats de bois, tantôt de la sagamité, tantôt du blé entier, tantôt d'un morceau de chien ; toute la journée se passa en festins. »

Comme chez toutes les nations qui habitaient les bords du Mississipi, les hommes d'Akanséa vivaient sans nul souci de se vêtir. Ils avaient les cheveux courts et portaient de la rassade aux oreilles. Les femmes étaient vêtues de « méchantes peaux » et tenaient leurs cheveux noués en deux tresses rejetées en arrière des oreilles. La langue des Akanséas était d'une difficulté extrême.

Sur le soir, dit le narrateur, « les anciens firent un conseil secret, dans le dessein que quelques-uns avaient de nous casser la tête pour nous piller ; mais le chef rompit toutes ces menées. Nous ayant envoyé quérir, pour marque de parfaite assurance, il dansa le calumet devant nous, de la façon que j'ai décrite ci-dessus, et, pour nous ôter toute crainte, il m'en fit présent. »

La bourgade d'Akanséa était située sur la rive gauche (est) du Mississipi, presque en face du confluent du Mississipi et de l'Arkansas — un peu plus au nord.

Dans la première carte de son voyage rédigée en 1674, Jolliet donne à la rivière Arkansas le nom de rivière Basire, d'après le nom du sieur Charles Basire, receveur-général des droits du roi à Québec<sup>1</sup>.

Ferdinand de Soto vint expirer sur la rive ouest du Mississipi, un peu au-dessus du confluent de l'Arkansas et de la grande rivière ; voilà pourquoi on pourrait prétendre que Jolliet et Marquette ne sont les découvreurs que du Haut Mississipi et du pays des Illinois. Cependant, les renseignements donnés par les compagnons de de Soto, relativement au Mississipi, sont si vagues que la plupart des historiens n'y attachent guère d'importance. D'après M. l'abbé Verreau, les Espagnols n'ont pas plus découvert le Mississipi avant Jolliet que les Scandinaves

---

1. Le jeune explorateur devait épouser en 1675 la cousine du receveur-général. Un romancier trouverait là un indice et se demanderait si la douce image de Claire-Françoise Bissot n'accompagna pas le héros québécois dans tout son lointain voyage.

n'ont découvert l'Amérique avant Colomb, que les Bretons et les Basques n'ont découvert le golfe Saint-Laurent avant Jacques Cartier. Le savant abbé ajoute : « Les droits de Jolliet sont les mêmes que ceux des deux autres immortels voyageurs. Surtout ils ne sauraient être contestés par une nation dont le premier soin était de dérober soigneusement ses moindres découvertes à la connaissance publique. » Les voyageurs qui donnent des récits circonstanciés de leurs explorations; qui, au moyen de cartes à indications nettes et précises, font connaître au monde civilisé les pays jusque-là inconnus qu'ils ont traversés, voilà les véritables « découvreurs » dont les noms doivent être entourés de l'admiration et du respect de la postérité. De Soto a le droit de figurer parmi les immortels, mais non à cause du fait qu'il est venu mourir dans le voisinage d'Akanséa. Au reste, il ne navigua jamais sur le Mississipi, sauf pour le traverser, en 1541. Il arrivait de la Floride avec sa petite armée, composée, au début, d'un millier d'hommes. Il fit construire quatre bateaux, presque aussitôt démolis, pour traverser hommes et chevaux. Il se dirigea ensuite vers l'ouest, cherchant vainement des mines d'or et d'argent, et hiverna sur les bords de la rivière Arkansas. Au printemps de 1542, la troupe reparut sur la rive droite (ouest) du Mississipi, où de Soto vint expirer. Les Espagnols craignant que les naturels du pays vinssent à profaner la dépouille de leur chef, lui donnèrent la rivière même pour tombeau. Ils abattirent un grand chêne, et coupèrent un billot de la longueur d'un cercueil, qu'ils creusèrent et dans lequel ils placèrent le corps; ils clouèrent ensuite un couvercle du même bois non susceptible de flotter. Après cela, un des aumôniers de la troupe récita des prières, et, à la lueur des flambeaux, on déposa le lourd cercueil sur une barque que l'on dirigea vers un endroit,

choisi la veille, où le lit de la rivière avait plus de cent pieds de profondeur. C'est là que se fit cette étrange inhumation. Dans la pensée des Espagnols, le corps de leur chef recevait une sépulture permanente que jamais rien ne pourrait venir troubler.

Akanséa était situé un peu au sud-est de l'endroit qui fut témoin de cette scène dramatique. — Les canots de Jolliet passèrent-ils au-dessus du cercueil? . . .

Encore quelques jours de navigation et Jolliet allait atteindre le golfe du Mexique. Mais pourrait-il bien se rendre jusque-là? Les flibustiers espagnols ou leurs alliés sauvages, très nombreux et très habiles à se servir des armes à feu, ne s'empareraient-ils pas des Français ou ne les feraient-ils pas périr? Les voyageurs avaient acquis la certitude que le Mississippi ne se déchargeait ni dans la mer de Virginie ni dans celle de Californie: il ne fallait pas s'exposer inutilement et risquer de frustrer le Canada et la France des avantages de leurs découvertes, des connaissances qu'ils venaient d'acquérir. Jolliet et Marquette tinrent conseil, et, tout bien pesé, ils conclurent qu'il valait mieux ne pas pousser plus loin, et firent connaître leur décision aux sauvages.

---

#### RETOUR

Après une journée de repos, les explorateurs reprirent leurs embarcations pour remonter le grand fleuve. Ils quittèrent les Akanséas le 17 juillet 1673, juste un mois après leur entrée dans le Mississippi.

Jolliet et ses compagnons eurent quelque peine à refouler les courants. Ils éprouvaient moins d'appréhension mais beaucoup plus de fatigue que pendant la descente de la rivière. Ils passèrent par les bourgades de



Mitchigaméa et d'Aganatchi et franchirent les confluent de l'Ohio et du Missouri sans incidents remarquables.

#### HALTE DE PÉOUARÉA (*Rivière des Illinois*)

Au 38<sup>e</sup> degré, ils quittèrent le Mississipi pour se rendre au lac Missihiganin (Michigan), à Chicagou (Chicago), en passant par la rivière des Illinois. Ils ne revirent donc pas les Péouaréas de la rivière Moïngouéna, qui leur avaient fait si bon accueil au mois de juin précédent, mais ils firent halte à une autre bourgade habitée aussi par des Illinois de la famille des Péouaréas, située probablement dans les environs de la petite ville actuelle de Peoria, dans l'Etat de l'Illinois. Ils y demeurèrent trois jours, que le missionnaire employa à publier la Foi « dans toutes les cabanes ». Le bon Père eut la consolation d'y baptiser un enfant mourant. Ce fut, non pas le plus extraordinaire, mais le plus grand des événements du voyage.

Jolliet donna son nom (Saint-Louis) à la rivière des Illinois; l'année suivante cependant il substitua au nom de « Saint-Louis » celui de « Divine ». Le jeune Québécois fut séduit par l'apparence du beau et fertile pays que traverse cette rivière. Voici ce qu'il écrivait à ce sujet, en 1674, en arrivant à Québec :

« Lorsque, dans le commencement, on nous parlait de ces terres sans arbres, je m'imaginai un pays brûlé, où la terre était si chétive qu'elle ne pouvait rien produire. Mais nous avons remarqué le contraire, et il ne s'en peut trouver de meilleure, ni pour les blés, ni pour la vigne, ni pour quelques fruits que ce soit.

« La rivière à qui nous avons donné le nom de Saint-Louis, et qui a sa source non loin de l'extrémité du lac des Illinois, m'a paru offrir sur ses bords des terres très belles et très propres à recevoir des habitations. L'endroit par

lequel, après être sorti de la rivière, on entre dans le lac, est une anse fort commode pour contenir des vaisseaux, et les mettre à l'abri du vent. La rivière est large et profonde<sup>1</sup>, remplie de barbues et d'esturgeons; le gibier se trouve en abondance sur les rives; les bœufs, les vaches, les cerfs, les coqs-d'Inde, y paraissent beaucoup plus qu'ailleurs. Pendant l'espace de 80 lieues, je n'ai pas été un quart d'heure sans en voir. Il y a des prairies de trois, de six, de dix et de vingt lieues de long, et de trois de large, environnées de forêts de même étendue, au delà desquelles les prairies recommencent, en sorte qu'il y a autant de l'un que de l'autre. On rencontre quelquefois des herbes fort basses, quelquefois on les voit hautes de cinq et six pieds; le chanvre, qui y croit naturellement, monte jusqu'à huit pieds. »

Jolliet comprit tout l'avantage que cette région de l'Illinois offrait à la colonisation et aux exploitations agricoles. « Un habitant, dit-il, n'emploierait point des dix années à abattre le bois et à le brûler; dès le jour même de son arrivée, il mettrait la charrue en terre, et s'il n'avait pas de bœufs de France, il se servirait de ceux du pays ou de ces animaux qu'ont les Sauvages de l'Ouest, sur lesquels ils se font porter comme nous sur nos chevaux. Après la semence de toutes sortes de grains, les nouveaux colons pourraient s'appliquer à planter de la vigne et à enter des arbres fruitiers, à passer des peaux de bœufs dont ils se feraient des étoffes beaucoup plus fines que celles que nous apportons de France: ainsi ils trouveraient de quoi se nourrir et se vêtir; rien ne man-

---

1. « Le cours de la rivière des Illinois, dont le sieur Jolliet fait une si belle description, est de 305 milles américains, depuis son embouchure dans le Mississipi jusqu'à sa source, près de Chicago, à l'extrémité méridionale du lac Michigan. Sur ses bords était autrefois le fort Saint-Louis, qui restait comme souvenir du nom que Jolliet avait d'abord donné à cette rivière ».

— Note du Père Félix Martin.